

N° de débit 1954-65

FIGARO LITTÉRAIRE

84, Rond-Point des Champs-Élysées VII<sup>e</sup>

31 DÉCEMBRE 1964

6 JANVIER 1965

dit, et... court, retrouvent une fraîcheur bien

ne font pas assez confiance à leur public.

court, retrouvent une fraîcheur bien

# MUSIQUE

par Claude Rostand

NOUVEAUTÉS DU  
"DOMAINE MUSICAL"

Maturité  
de Jean-Claude  
Eloy

Apothéose  
d'Yvonne Loriod

POUR couronner cette fin d'année si insolitement bourrée de premières auditions, les concerts du « Domaine musical » nous proposent quatre œuvres nouvelles, dont la plus récente composition d'Olivier Messiaen.

A ce programme, que dirige Pierre Boulez à la tête de son ensemble et du Groupe à percussion de Strasbourg, voici d'abord deux Poly-chronies pour orchestre à vent, piano, harpe, et six percussionnistes, du jeune compositeur français Jean-Claude Eloy (première en France). Voici une œuvre dans laquelle l'auteur ne se contente pas de tenir les belles promesses de ses débuts, mais où se marque aussi un très net pas en avant dans l'évolution d'une carrière encore courte, éclatante de dons, et qui a très vite échappé aux formules épigonales actuellement si fréquentes en la matière, notamment aux post-boulezismes qui sévisent un peu partout. Cette nouvelle composition de Jean-Claude Eloy, qui résulte d'une commande du docteur Strobel pour le festival de Donaueschingen, témoigne d'une personnalité encore accrue et mieux dégagée.

Avec ces Poly-chronies, nous ne sommes certes pas dans le figuratif, en dépit des sous-titres que l'auteur donne à ces deux pièces (« Silence du lac des étoiles » et « Vitres d'aurore »). Mais nous ne sommes pas complètement dans l'abstrait non plus : ces sous-titres, qui semblent se souvenir à la fois d'Eluard et de Messiaen, indiquent que le compositeur entend traduire ici une sensibilité extra-musicale, ce que viennent confirmer les commentaires dans lesquels, présentant son œuvre, il parle de « couleur instrumentale » pour le premier morceau et des « phénomènes de transparence » recherchés dans « les strates de timbres » qui se superposent dans le second. L'auditif tend ici au visuel, tendance qui n'est pas absolument nouvelle dans la jeune école : déjà des compositeurs comme Boulez, Nono, Stockhausen ou Bérío ont cherché à donner à la musique des dimensions spatiales et à y introduire des notions de volumes, voire de volumes en mouvement — la musique n'est plus peinture : elle devient sculpture ou mo-

toutes ses dimensions, est remarquablement claire et équilibrée. Une œuvre personnelle et authentique. Jean-Claude Eloy se classe désormais nettement en tête de la génération qui parvient aujourd'hui à maturité. Que les trainards y prennent garde.

C'était ensuite la création d'*Eonta*, pour piano et cuivres, du compositeur grec (d'où le titre) Iannis Xenakis, ouvrage qui utilise les techniques stochastique et symbolique dans les détails desquelles je n'ai pas à entrer ici, seul comptant pour nous le résultat sonore. Quel est donc celui-ci ? A mon sens, très curieux et séduisant, aussi n'ai-je pas très bien compris d'où venait la houle de protestations qui ont accueilli l'ouvrage : dans le genre, il y a beau temps que l'on a entendu infiniment plus agressif, et il est surtout arrivé que l'emploi de telles techniques soit générateur d'un ennui crispant, ce qui ne peut être le cas ici, même pour ceux qui n'aiment pas cela. Que cela soit insolite, voilà qui n'est pas douteux. C'est même probablement la raison d'être de cette œuvre, dont l'auteur est aussi un architecte, élève et collaborateur de Le Corbusier.

On entend d'abord au piano une sorte de toccata mystérieuse, à la fois frénétique et arachnéenne, sorte de mouvement perpétuel volubile et scintillant dans lequel il faut dire que le jeune pianiste japonais Yuji Takahashi déploie une virtuosité qui vous coupe le souffle. Le dialogue s'établit ensuite entre cet élément vertigineux de frissonnement pianistique et les interventions des cuivres, qui se présentent comme des versets de choral en grandioses lambeaux où les tenues de trombones rappellent un peu les effrayantes musiques des moines tibétains du Sikkim et où les folles jacasseries des trompettes dans l'aigu mettent la technique des exécutants à rude épreuve. Tout cela est d'une barbarie très raffinée, presque précieuse, et d'un caractère décoratif extrêmement brillant. Œuvre extérieure sans doute, surtout axée sur la virtuosité transcendante, mais qui n'en est pas moins un divertissement de grand relief.